

Une utopie problématique : les *Letters from an American Farmer* de St. John de Crèvecoeur

Pierre MONETTE
Cégep du Vieux Montréal, UQAM

Depuis la publication, en 1782, des *Letters from an American Farmer* de St. John de Crèvecoeur¹, la plupart des commentateurs se sont accordés pour célébrer le charme bucolique de l'ouvrage. Mais c'est généralement pour critiquer du même souffle le caractère idéaliste des représentations de la nature et de la société états-uniennes que propose le livre. Les *Letters* présentent en effet une vision idyllique des réalités de leur époque, ce qui tient certainement en grande partie au contexte pré-romantique dans lequel s'inscrit l'ouvrage. Pourtant, dès leur parution, un chroniqueur a affirmé que l'image idéalisée des réalités états-uniennes qu'on retrouve dans les *Letters* ne saurait s'expliquer par le sentimentalisme exacerbé et les épanchements exaltés de James, le narrateur de l'ouvrage, qui accepte explicitement de se reconnaître sous la figure d'un « farmer of feelings », et ne cache pas, en écrivant ses lettres, qu'il « endeavour to follow the thread of [his] feelings » (*LAF*, 53; 54).

Dans un pamphlet publié anonymement en 1783 sous le titre de *Remarks on The Letters from an American Farmer : or, A Detection of the Errors of Mr. J. Hector St. John; Pointing out the Pernicious Tendency of these Letters to Great Britain*, le révérend Samuel Ayscough, bibliothécaire au British Museum², se montre « anxious to expose an attempt of a late author to mislead the people, and to shew that the publication is a fraud, artfully disguised, and hostile to the happiness of the nation. » Selon Ayscough, la description idyllique de la société états-unienne que présentent les *Letters* relève d'une frauduleuse entreprise de propagande plus ou moins directement orchestrée par la jeune république : le livre aurait été « designed for the purpose of encouraging foreigners to emigrate and settle in America ». Mais si Ayscough conteste ainsi la véracité documentaire de l'ouvrage,

c'est en lui reconnaissant cependant une certaine valeur littéraire; il est même prêt à accepter qu'on en continue la diffusion à la condition, justement, de le cantonner au statut d'œuvre de fiction : « As a romance this book will afford some amusement to those idle readers, who are the sole support of circulating libraries. To such repositories and to such readers I wish to see the American Farmer's Letters wholly consigned³. »

Il est pour le moins improbable que St. John de Crèvecoeur ait eu dessein de faire œuvre de propagande. Son intention était certainement de témoigner des années de félicité qu'il a vécues aux États-Unis, et non de présenter son pays d'adoption sous un visage plus attirant qu'il ne l'était en réalité. Mais si l'interprétation d'Ayscough est contestable, elle permet en tout cas de constater qu'on s'est très tôt demandé si le portrait que les *Letters from an American Farmer* faisaient de la nature et de la société états-uniennes était non seulement plus beau que la réalité, mais peut-être trop beau pour être vrai. Et lorsque, dans les premières pages de son pamphlet, Ayscough commence à mettre en doute la valeur documentaire des *Letters*, c'est en inscrivant l'ouvrage au nombre de « Several [...] forgeries » qui auraient été publiées à la même époque, et dont il donne un exemple en parlant de « Curious travels [...] published by one who had only visited the nearer American lakes, when acting as Ranger during the late war; and like a true Utopian, described a country he had never seen⁴ ». Ce qui vaut à Ayscough d'être le premier à associer le concept d'utopie à l'œuvre de St. John de Crèvecoeur.

À peu près tous les commentateurs des *Letters from an American Farmer* inscrivent, à un moment ou à un autre, certains aspects de l'ouvrage au registre de l'utopie. Pour s'en tenir à quelques exemples, certains voient en St. John de Crèvecoeur un « utopian personnage »; d'autres l'imaginent « Searching for Utopia »; son livre ferait le portrait d'une « transatlantic utopia under the wigwams », et d'une « agrarian utopia »; le monde décrit par James serait une « modest Utopia »; l'ensemble des écrits de St. John de Crèvecoeur formerait « the image of a utopia »; on précise

que « At the heart of his utopia is a pastoral vision »; son œuvre dépeindrait « a utopian view of life on a colonial farm », une « idyllic utopia »⁵, etc., etc., etc.

Mais a-t-on raison d'assimiler ainsi à une utopie l'image idéalisée des États-Unis que propose St. John de Crèvecoeur? Lui-même n'utilise nulle part le mot dans les *Letters from an American Farmer*. On peut même douter qu'il ait lu l'*Utopie* de Thomas More, voire qu'il ait pu savoir ce qu'était une utopie. St. John de Crèvecoeur pouvait certes citer quelques classiques avec lesquels il avait pu se familiariser lors de ses courtes études chez les Jésuites du collège du Mont, à Caen : les *Letters* présentent quelques références à Lycurgue, Solon, Sénèque et Zénon. Sauf que sa connaissance des œuvres contemporaines (qui auraient entre autres pu l'introduire à la conception de l'utopie que véhiculaient les œuvres du XVIII^e siècle) était plutôt rudimentaire⁶. Le fait que les *Letters* présentent une dédicace à l'abbé Raynal, et que St. John de Crèvecoeur y affirme avoir croisé « accidentally » (*LAF*, 37) son *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, permet de supposer qu'il aurait lu au moins en partie cet ouvrage : ce que confirme l'écho des idées de Raynal qu'on retrouve dans les *Letters*⁷. Le reste du texte ne présente cependant que de minces allusions à d'autres auteurs du temps; on en dénombre précisément trois : une référence à la célèbre « *tabula rasa* » de Locke (*LAF*, 46), une citation de Pope : « to enjoy is to obey » (*LAF*, 93) (lesquelles, par ailleurs, ne sont pas le fait de James, le narrateur de l'ouvrage, mais de deux de ses interlocuteurs), et une mention du nom de Montesquieu (*LAF*, 206)⁸. — Ce qui, en passant, est en concordance avec la logique du récit, plus spécifiquement avec la formation littéraire de James, le narrateur, qui s'excuse à plusieurs occasions de son manque de culture⁹ :

My father left me a few musty books, which his father brought from England with him; but what help can I draw from a library consisting mostly of Scotch divinity, the *Navigation of Sir Francis Drake*, the *History of Queen Elizabeth*, and few miscellaneous volumes. (*LAF*, 40)

He left me no good books, it is true; he gave me no other education than the art of reading and writing [...] (*LAF*, 52)

En ce qui concerne l'influence d'autres auteurs des Lumières, plus particulièrement celle de Rousseau, que les commentateurs évoquent à de nombreuses occasions, elle est pour le moins incertaine. Car si St. John de Crèvecoeur a pu lire les auteurs des Lumières, c'est fort probablement après son séjour en Amérique, alors qu'il se verra accueilli dans les salons « éclairés » de Paris, où il sera d'ailleurs introduit par une vieille amie de sa famille, madame d'Houdetot, qui avait été pour un temps la maîtresse de... Rousseau! Mais au moment de la conception des *Letters from an American Farmer*, que Howard Crosby Rice situe entre 1769 et 1779¹⁰, il est fort peu probable que St. John de Crèvecoeur ait pu avoir aisément accès aux œuvres de ses illustres contemporains. De toute façon, les plus importantes d'entre elles ont été publiées pendant la période de son séjour en Amérique, soit entre 1755 et 1780, et il devait en circuler relativement peu d'exemplaires aux États-Unis. Les influences des Lumières qu'on peut retracer dans l'œuvre de St. John de Crèvecoeur sont davantage celles des idées qui étaient alors dans l'air du temps, que celles des œuvres de son temps.

Cet air du temps se plaisait entre autres dans les fragrances pastorales; comme le souligne Jean Servier, l'agriculture se présente, « dans la pensée des philosophes des XVIII^e et XIX^e siècles [comme une] occupation privilégiée de l'homme, pure, "naturelle", n'entraînant avec elle aucun vice¹¹. » Et l'image de la vie des fermiers états-uniens d'avant la Révolution que proposent les *Letters from an American Farmer* est imprégnée de cette conception idéale de la nature; il suffit, pour s'en convaincre, de citer une des plus célèbres scènes de l'ouvrage :

Often when I plough my low ground, I place my little boy on a chair which screws to the beam of the plough – its motion and that of the horses please him; he is perfectly happy and begins to chat. As I lean over the handle, various are the thoughts which crowd into my mind. I am now doing for him, I say, what my father formerly did for me; may God enable him to live that he may

perform the same operations for the same purposes when I am worn out and old! I relieve his mother of some trouble while I have him with me; the odoriferous furrow exhilarates his spirits and seems to do the child a great deal of good, for he looks more blooming since I have adopted the practice; can more pleasure, more dignity, be added to that primary occupation? (*LAF*, 54-55)

Cette représentation est proprement idyllique dans la mesure où on y souligne la paisible beauté d'une scène pastorale : on y reconnaît *une vision idéalisée de la réalité*, laquelle opère un plus ou moins grand embellissement de cette réalité. Peut-on pour autant parler d'utopie? Ce qui impliquerait une représentation dans laquelle les choses ne sont pas seulement plus belles que dans la réalité, mais trop belles pour être vraies : c'est-à-dire *la vision d'une réalité idéale* – une distinction qui se précise par ailleurs lorsqu'on transpose les concepts d'idylle et d'utopie sur le plan spécifiquement littéraire.

L'idylle identifie un type de texte présentant une thématique particulière : il s'agit d'un récit qui, pour reprendre la définition du *Dictionnaire historique de la langue française*, raconte « une aventure amoureuse naïve et tendre, souvent chaste », se déroulant dans un décor champêtre (on pensera, par exemple, à l'ineffable *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre¹²). Tandis qu'en plus de servir à caractériser un type idéal de système politique¹³, voire toute forme d'entreprise plus ou moins irréalisable, l'utopie identifie non seulement un type de texte présentant une thématique particulière, mais un type particulier de texte littéraire. Comme l'idylle, l'utopie se reconnaît à un certain nombre de topiques thématiques. Sauf que, dans l'utopie, ces dernières se voient plus ou moins formalisées, et la présence de ces topiques formelles distinguent l'utopie des autres types d'œuvres de fiction. Il est aisé de démontrer que les *Letters* ne sont pas une idylle : on n'y raconte pas d'amourettes « naïve[s], tendre[s] et souvent chaste[s] ». Il sera plus difficile d'établir s'il s'agit ou non d'une utopie : il faudra, pour cela, déterminer dans quelle mesure on y retrouve ou pas un certain nombre de topiques formelles caractéristiques du genre.

Créé par Thomas More en 1516, à l'occasion de la publication de la toute première *Utopie*¹⁴, le mot présente une ambiguïté fondamentale. Formé à partir du grec, l'utopie peut tout autant évoquer une *ou-topia* : un non-lieu, un « pays de nulle part », ou une *eu-topia* : un lieu heureux, un pays du bonheur¹⁵ (peut-être afin de signifier que pareil pays du bonheur n'existe nulle part...). Ce qui permet immédiatement d'affirmer que les *Letters from an America Farmer* ne sont assurément pas une *ou-topia*, un non-lieu : le livre est très précisément situé aux États-Unis. La ferme de James est en Pennsylvanie, un État qui, au même titre que les montagnes et rivières mentionnées dans les *Letters*, est un lieu tout à fait réel. Comme le sont aussi la ville de Charleston et les îles de Nantucket et Martha's Vineyard (dont l'édition originale présente par ailleurs les cartes). Nous n'avons donc pas affaire à une *réalité idéale*, imaginaire, mais plutôt à une *vision idéale* d'un certain nombre de réalités.

On y trouve cependant deux exceptions, relevées par Bernard Chevignard. Lorsque, dans la lettre XII, « Distresses of a Frontier Man », James a le projet de fuir les ravages de la guerre d'Indépendance et de se refaire un vie de tranquillité en se réfugiant au sein d'une tribu d'Indiens, les noms de villages, des lieux et de personnes qui pourraient permettre de situer sa destination sont remplacés (« in accordance with the rules of numerous utopias », souligne Chevignard) par un simple trait (*LAF*, 201; 207; 211; 213; 214; 215; 216; 218; 219; 221; 222; 224; 225). Et dans la lettre IV, « Description of the Island of Nantucket... », l'indication de l'emplacement de l'île de Nantucket (au large du Cape Cod) est particulièrement imprécise (*LAF*, 110), chose pour le moins étonnante de la part d'un auteur qui est censé avoir exercé les métiers d'arpenteur et de cartographe. Ce qui conduit Chevignard à se demander si St. John de Crèvecoeur « was thus implying that James's happy isle was in fact quite as unreal as his hidden Indian village¹⁶ ».

Par contre, le monde des *Letters from an American Farmer* est explicitement présenté comme un pays heureux : une *eu-topia*.

Parmi les nombreuses références explicites à un état de bonheur qui émaillent l'ouvrage, notons que James considère qu'aucune situation « can offer a more substantial system of felicity than that of an American farmer possessing freedom of action, freedom of thoughts » (*LAF*, 52). Il ajoute plus loin que le titre de fermier américain est « an appellation which will be the most fortunate one a man of my class can possess » (*LAF*, 65). Les États-Unis ont explicitement un heureux gouvernement : « Happy the people who are subject to so mild government; happy the government which has to rule over such armless and such industrious subjects! » (*LAF*, 153-154). Et si le malheur frappe malgré tout avec les premières escarmouches de la Révolution, James constate amèrement que sa détresse met d'autant plus en lumière ses années de bonheur passées : « I was happy before this unfortunate revolution » (*LAF*, 204).

Les *Letters from an American Farmer* correspondent donc en partie à ce que désigne le mot utopie : elles ne sont pas une *ou-topia*, mais elles sont bien une *eu-topia*. Cependant, cette distinction n'empêche pas de trouver dans les *Letters* un ensemble de topiques thématiques propres aux récits utopiques. Ainsi y retrace-t-on ce qui constitue, selon Carmelina Imbroscio, deux des principaux traits caractéristiques de toute utopie : une « description [de] merveilles : campagnes fertiles, climat doux, villes propres, lois justes, gens heureux », dans lesquelles les personnages voient « la réalisation concrète de [leur] idéal de vie, l'organisation sociale capable de [leur] garantir la paix et le bonheur¹⁷ » :

Here [le visiteur] beholds fair cities, substantial villages, extensive fields, an immense country filled with decent houses, good roads, orchards, meadows, and bridges [...]. (*LAF*, 66)

[We] are the most perfect society now existing in the world. (*LAF*, 67)

[Where] is the society perfectly free from error or folly; the least imperfect is undoubtedly that where the greatest good preponderates; and agreeable to this rule, I can truly say, that I never was acquainted with a less vicious or more harmless one [Nantucket]. (*LAF*, 160)

Les *Letters* sont également traversées par ce que Alexandre Boviatsis appelle le « *topos de l'absence surprenante*¹⁸ », par le biais duquel la société utopique se distingue des autres en soulignant l'absence, au sein de la collectivité utopique, d'un certain nombre de traits qui sont le lot ordinaire des communautés moins parfaites que cette dernière :

Here we have had no war to desolate our fields; our religion does not oppress the cultivators; we are strangers to those feudal institutions which enslaved so many. (*LAF*, 42)

It [la société américaine] is not composed, as in Europe, of great lords who possess everything and of a herd of people who have nothing. Here are not aristocratical families, no courts, no kings, no bishops, no ecclesiastical dominion, no invisible power giving a few a very visible one, no great manufactures employing thousands, no great refinements of luxury. The rich and the poor are not so far removed from each other as they are in Europe. [...] If he [le visiteur] travels through our rural districts, he views not the hostile castle and the haughty mansion, contrasted with the clay built hut and miserable cabin, where cattle and men help to keep each other warm and dwell in meanness, smoke, and indigence. (*LAF*, 67)

[Zeal] in Europe is confined; here it evaporates in the great distance it has to travel; there it is a grain of powder inclosed; here it burns away in the open air and consumes without effect. (*LAF*, 76)

En ce qui concerne plus particulièrement cette singulière absence de zèle religieux, les *Letters* réactivent ici une des thématiques particulières de l'*Utopie* de Thomas More où, comme le note Jean Servier, « En matière de religion, la tolérance des Utopiens est bien proche de l'indifférence¹⁹. » Le mot « indifférence » revient par ailleurs à plusieurs reprises sous la plume de James lorsque ce dernier fait le portrait de la vie religieuse de son voisinage :

How does it concerns the welfare of the country, or of the province at large, what this man's religious sentiments are, or really whether he has any at all? He is a good farmer, he is a sober, peaceable, good citizen; William Penn himself would not wish for more. This is the visible character; the invisible one is only guessed at, and is nobody's business. [...] The foolish vanity

or, rather, the fury of making proselytes is unknown here [...] and thus in a few years this mixed neighbourhood will exhibit a strange religious medley that will be neither pure Catholicism nor pure Calvinism. A very perfectible indifference, even in the first generation, will become apparent; and it may happen that the daughter of the Catholic will marry the son of the seceder and settle by themselves at a distance from their parents. What religious education will they give their children? A very imperfect one. If there happens to be in the neighbourhood any place of worship, we will suppose a Quaker's meeting; rather than not show their fine clothes, they will go to it, and some of them may perhaps attach themselves to that society. Others will remain in a perfect state of indifference[.] (*LAF*, 75)

(Signalons que, lorsqu'afin d'illustrer son argumentation, St. John de Crèveœur évoque au passage la présence inopinée d'un lieu de culte Quaker, il s'arrange ainsi pour convertir subrepticement ses voisins aux pratiques de la Société des Amis : une secte dont les idéaux et les actions sont présentés sous un jour des plus élogieux dans l'ensemble des *Letters*...²⁰)

Une autre des caractéristiques des récits utopiques est de faire le portrait d'une société dont les habitants affichent des mœurs et des coutumes remarquablement harmonieuses et uniformes. Dans leur ensemble, les sociétés utopiques se présentent, ainsi que le constate Luc Bureau, comme des espaces standardisés et de standardisation²¹ : tout y est plus ou moins parfaitement réglé et régularisé, et rien n'y distingue radicalement les habitants les uns des autres. Pour sa part, James souligne le fait que, dans les campagnes des États-Unis, « A pleasing uniformity of decent competence appears throughout our habitations. » (*LAF*, 67) Pareille harmonie se paie souvent d'une impression globale d'immobilité. L'utopie étant, par définition, le lieu d'une perfection socio-politique, le changement n'y a pas de place, car toute transformation d'un état de société idéal ne saurait faire autrement qu'en altérer la perfection. Et il s'avère que, comme l'écrit A. W. Plumstead, « Crèveœur's ideal social, political and psychic world [...] might be summarized by the word *repose*. It is a static world²². »

L'univers des *Letters* est à plus d'une occasion décrit par James comme un lieu tranquille et paisible – cela avant que les troubles révolutionnaires viennent, justement, changer l'ordre établi; comme l'écrit James : « I am conscious that I was happy before this unfortunate revolution. I feel that I am no longer so; therefore I regret the change » (*LAF*, 204), changement qui est à l'origine des « distresses » du fermier américain sur lesquelles se clôt l'ouvrage. L'impression d'immobilité qui enveloppe l'univers bucolique de James se voit singulièrement accentuée lorsque ce dernier assimile le destin de l'homme à celui d'une plante :

[Here] they [les immigrants] are become men : in Europe they are as so many useless plants, wanting vegetative mould and refreshing showers; they withered, and were mowed down by want, hunger, and war; but now, by the power of transplantation, like all other plants they have taken root and flourished! (*LAF*, 69) Men are like plants; the goodness and flavour of the fruit proceeds from the peculiar soil and exposition in which they grow. (*LAF*, 71)

Every industrious European who transports himself here may be compared to a sprout growing at the foot of a great tree; it enjoys and draws but a little portion of sap; wrench it from the parent roots, transplant it, and it will become a tree bearing fruit also. (*LAF*, 80)

Avec le tropisme pour seule possibilité de mouvement, les plantes sont des organismes dont l'existence est, par définition, intimement liée à l'immobilité. Et il n'est pas surprenant que, au contact des merveilles qu'il découvre dans le nouveau monde, lorsqu'il se trouve au sein de cette société toute de repos et de stabilité, le nouvel arrivant ait bien de la difficulté à résister au désir de s'y... implanter : « It is no wonder that the European who has lived here a few years is desirous to remain » (*LAF*, 81).

Il faut noter que cette plante humaine n'est pas pour James une pousse sauvage; elle existe dans le cadre d'un univers ordonné, proprement cultivé : agricole. Et comme le remarque Wilhelm Vosskamp, si l'utopie se présente comme le « lieu idyllique de l'accomplissement personnel dans l'amour et l'harmonie avec la

nature », cette nature n'y est jamais un espace sauvage : « le paysage n'est pas ici un endroit d'errance sans but et d'occupation plaisante, mais possibilité d'utilisation et d'adaptation dans un but défini pour le besoin humain²³. » Comme nous avons pu le voir, pareille représentation de la nature coïncide avec la conception que s'en faisait le XVIII^e siècle; chez St. John de Crèvecoeur, pour le dire dans les mots de John Brooks Moore : « Nature is still in her eighteenth-century position as convenient servant to man, entirely satisfactory only when tamed and cultivated²⁴. » Et plusieurs autres commentateurs s'accordent pour souligner le fait que la nature que chérit St. John de Crèvecoeur ne relève pas du monde des forêts sauvages; elle participe de l'univers réglé et régularisé, utilitaire, de l'agriculture; comme l'écrit Norman A. Plotkin : « Utopia, if [St. John de Crèvecoeur] had had to define it, was a state of prosperous commercial agriculture²⁵ ».

Pour le dire dans les mots de Luc Bureau : « l'un des symboles les plus prégnants de la géographie de l'imaginaire [*sic*] utopique [est] *le jardin*²⁶. » Le jardin est un espace de standardisation et de régularisation de la nature. Cette nature domestiquée, uniformisée, est le décor approprié d'une société caractérisée par l'uniformité des mœurs, et au sein de laquelle on observe généralement une absence quasi complète de tensions et de conflits sociaux, voire une forte tendance à l'unanimité politique. La plupart des sociétés utopiques sont politiquement unitaires, soumises à un système de domination en douce dans les utopies comme telles, ou coercitif dans les dystopies. Toujours selon Bureau, pareil système de domination unitaire trouve son « modèle par excellence » dans l'image de la « ruche²⁷ ». Et dans les *Letters*, force est de constater la grande fascination que les abeilles exercent sur James.

Les abeilles apparaissent pour la première fois dans la lettre II, « On the Situation, Feelings, and Pleasures of an American Farmer », lorsque, après avoir tué un « king-bird », James extrait du jabot de l'oiseau 171 abeilles : « I laid them all on a blanket in the sun, and to my great surprise, 54 returned to life, licked themselves clean, and joyfully went back to the hive, where they probably

informed their companions of such an adventure and escape as I believe had never happened before to american bees! » (*LAF*, 56) – scène que D. H. Lawrence commente d'une façon fort intéressante :

Il ouvrit le jabot de l'oiseau et en retira un grand nombre d'abeilles, qui, fières démocrates, après être demeurées un instant étourdies dans l'herbe au soleil, se réveillèrent, et, ouvrant leurs ailes, s'en furent, débonnaires, comme Jonas sur la plage, ou, comme de vrais yanks, fuyant le jabot du roitelet d'Europe. Peu importe que l'histoire soit vraie ou non. J'en aime l'image et y vois une parabole de la résurrection américaine²⁸.

(Notons une erreur de traduction : un « king-bird » n'est pas un roitelet, mais un tyran tritri...)

Par la suite, lorsque James entreprendra de décrire les mœurs des Quakers de Nantucket, ce sera en utilisant la métaphore de la ruche d'abeilles : « Never a beehive more faithfully employed in gathering wax, beebread, and honey from all the neighbouring fields than are the members of this society; every one in the town follows some particular occupation with great diligence, but without that servility of labour which I am informed prevails in Europe. » (*LAF*, 142-143) À propos de l'arrivée des Quakers sur l'île de Nantucket, James écrit : « sometimes they have emigrated like bees, in regular and connected swarms. » (*LAF*, 145) Lorsqu'il se penche sur le fait que nombre d'habitants de Nantucket doivent régulièrement s'exiler de cette île passablement pauvre en ressources, James écrit que « this fruitful hive constantly sends out swarms, as industrious as themselves, yet it always remains full without having any useless drones » (*LAF*, 148). Il constate aussi que, « fortunately you will find at Nantucket neither idle drones, voluptuous devotees, ranting enthusiasts, nor sour demagogues. » (*LAF*, 150) Et finalement, lorsque, de retour sur sa ferme, James fait, dans la lettre X, « On Snakes and the Humming-Birds », le portrait des habitudes des oiseaux-mouches, c'est pour remarquer que, « like the bee, Nature has taught it to find out in the calyx of flowers and blossoms those mellifluous particles that serve it for sufficient food » (*LAF*, 184).

Le jardin peut donc être considéré comme l'incarnation de la conception utopique de la nature dans la mesure où il constitue un espace uniformisé et ordonné. Il est cependant un autre aspect qui fait du jardin la représentation idéale de l'espace utopique : le jardin est un espace clos, précisément délimité. Et toutes les utopies se présentent, comme le constate Nadia Minerva, comme des « lieu[x] d'isolement splendide, de béatitude, de calme, d'ordre, de pureté²⁹. » En effet, l'utopie est toujours un espace sinon spécifiquement insulaire, à tout le moins clairement coupé du reste du monde par un ensemble de frontières naturelles ou artificielles plus ou moins infranchissables³⁰. Et le point focal de l'univers des *Letters from an American Farmer* se situe à l'intérieur des limites de la ferme de James - qui précise par ailleurs que, depuis la naissance de son premier fils, « my excursions since have not exceeded the bounds of my farm, and all my principal pleasures are now centred within its scanty limits » (*LAF*, 53) Ainsi que le souligne Thomas Philbrick (dans un passage qui a le défaut d'assimiler l'établissement fictif de James avec Pine Hill, la propriété réelle de l'auteur des *Letters*), cette ferme se présente comme « a microcosm of that best of all possible world which [St. John de Crèvecoeur] hoped America might be³¹ »; c'est là, écrit Moïse C. Tyler, que l'« American farmer has found some happy valley - some peace-encircled spot³² ».

Lorsque, dans la lettre III, « What is an American? », James entreprend de décrire l'univers dans lequel il vit et prospère, il signale que son monde est constitué de trois regroupements d'individus, chacun se confondant à un espace géographique particulier. Il décrit dans un premier temps une Amérique maritime : « Those who live near the sea feed more on fish than on flesh and often encounter that boisterous element. This renders them more bold and enterprising; this leads them to neglect the confined occupations of the land. » (*LAF*, 71) Cette société de la côte est un espace d'échanges et de commerce, celui des grandes villes qui se sont développées sur le littoral, par où le continent demeure en contact avec l'Europe, et qui constituent proprement un coin d'Europe en Amérique. James passe ensuite à la présentation de la

vie sur la *frontier* : un mot qui, comme le note Howard Crosby Rice, ne correspond pas tout à fait à ce que le français désigne par le mot frontière. L'anglais fait une distinction entre *border* : la frontière entre deux pays, et *frontier*, qui désigne plus précisément, dans les mots de Rice, « la limite avançante entre la région colonisée par les blancs et la forêt vierge³³. » Là, « near the great woods, near the last inhabited districts [...] men appear to be no better than carnivorous animals of a superior rank. [...] There, remote from the power of example and check of shame, many families exhibit the most hideous parts of our society. » (*LAF*, 72) Ce domaine de désolation sauvage est cependant présenté comme un espace de transition : la « march of the Europeans toward the interior parts of this continent » s'inscrit dans la direction du « progress ». (*LAF*, 73) Les premiers colons de ces territoires avancés, forcés qu'ils sont de s'adonner à la chasse afin de survivre, ont un mode de vie à peine différent des Indiens qu'ils ne cessent d'y croiser. Mais le défrichement de ces régions transforme graduellement les bois en fermes et, du même coup, les colons en fermiers. Parlant de la région où il habite, au défrichement de laquelle son père a directement contribué, James écrit : « Forty years ago, this smiling country was thus inhabited; it is now purged, a general decency of manners prevails throughout, and such has been the fate of our best countries. » (*LAF*, 73).

Ce « smiling country », cet « intermediate space » (*LAF*, 71), est un troisième espace cultivé, c'est-à-dire régularisé et standardisé, lequel constitue le voisinage immédiat de l'établissement de James. C'est là que le monde de James se présente sous la figure de « the most perfect society now existing in the world. » (*LAF*, 67). Devenir américain, c'est s'installer dans cette région mitoyenne, entre la mer (et ses villes...) et la *frontier* sauvage : là où le nouvel arrivant « may purchase what he wants and thereby become an American farmer. » (*LAF*, 81) L'univers de James est donc délimité par deux « frontières », dont le tracé n'a cependant pas la précision des *borders*. Comme l'écrit James C. Mohr, « Crèveœur locates his idyllic America between the overcivilized city and the undercivilized frontier³⁴. » Les villes du littoral constituant une

ouverture sur l'Europe, et la *frontier* étant peuplée d'Indiens, on peut alors même aller jusqu'à affirmer avec Elayne Antler Rapping que « the nation is bordered by the Indian wilderness on the one hand and European civilization on the other³⁵. »

James semble d'ailleurs assimiler l'une à l'autre ces deux frontières en les caractérisant implicitement par une même sauvagerie lorsqu'il s'écrie :

Ye poor Europeans – ye who sweat and work for the great; ye who are obliged to give so many sheaves to the church, so many to your lords, so many to your government, and have hardly any left for yourselves : ye who are held in less estimation than favourite hunters or useless lap-dogs; ye who only breathe the air of nature because it cannot be withholden from you – it is here that ye can conceive the possibility of those feelings I have been describing; it is here the laws of naturalisation invite every one to partake of our great labours and felicity, to till unrented, untaxed lands! (*LAF*, 83-84).

Sous la plume de James, les Européens soumis aux exactions du féodalisme se voient rabaissés au niveau de « hunters » et de « lap-dogs », ce qui est précisément le lot des *pioneers* de la *frontier* (lesquels, rappelons-le, étaient décrits comme « no better than carnivorous animals of a superior rank »). La vie en forêt et la vie en Europe semblent donc avoir le même effet sur leurs habitants respectifs; l'existence dans l'« Indian wilderness » et la « European civilization » se caractérise par une même « sauvagerie », laquelle transforme les hommes en animaux, ce qui entre en contradiction avec l'idéal végétal que l'on a vu être celui de James. Ainsi, l'univers des fermiers états-uniens et de James ne s'oppose pas tant à deux mondes (la *frontier* et la mer avec son ouverture sur le commerce avec l'Europe), mais à ce qui, dans ces deux mondes, rabaisse les hommes au rang des animaux.

Notons que James compare plusieurs fois les Indiens aux Européens :

they are as stout and well made as the Europeans. (*LAF*, 215)
The passions necessary to urge these people to war cannot be

roused; they cannot feel the stings of vengeance, the thirst of which alone can impel them to shed blood : far superior in their motives of action to the Europeans who, for sixpence per day, may be engaged to shed that of any people on earth. (*LAF*, 217)

Ce qui n'empêche pas que « a few hundreds of the worst kind mixed with whites worse than themselves are now hired by Great Britain to perpetuate [...] dreadful incursions. » (*LAF*, 218) Ces Indiens, que le texte présente dans un premier temps sous des personnes ressemblant à une sorte de « bon Européen », finissent malgré tout par figurer parmi les rangs des forces armées européennes installées en Amérique. Cette coalition entre les Indiens et l'Angleterre confirme le fait que les mondes européen et sauvage semblent partager une même sauvagerie animale. Il n'est donc pas étonnant que, lorsque James devra fuir les tourments de la guerre civile, le monde indien et le monde européen lui sembleront aussi dangereux l'un que l'autre : « the danger of Indian education returns to my mind and alarms me much; then again I contrast it with the education of the times; both appear to be equally pregnant with evils. » (*LAF*, 222)

James prendra le parti de rejoindre non pas les Indiens, mais un village déjà établi en dehors des zones de combats, sur la *frontier* qui, comme on l'a vu, est apparue comme un espace de transition, dont le destin est de se transformer graduellement en fermes. (Remarquons par ailleurs que, dans la dernière lettre de l'ouvrage, James ne s'identifie plus à la figure du « farmer »; le titre de la lettre annonce les « Distresses of a Frontier Man ».) Et James décide également ne pas partir avec sa seule famille, mais en compagnie d'amis de son voisinage qui, comme lui, ont décidé de prendre le parti de la neutralité :

on the shores of a fine river, surrounded with woods, abounding with game, our little society, united in perfect harmony with the new adoptive one, in which we shall be incorporated, shall rest, I hope, from all fatigues, from all apprehensions, from our present terrors, and from our long watchings. Not a word of politics shall cloud our simple conversation (*LAF*, 225-226).

Au cœur de la guerre d'Indépendance, James cherche à trouver un lieu où il pourra assumer une position de neutralité : « shall such an ignorant individual as I am decide and say this side is right, that side is wrong? » (*LAF*, 204); « what steps should I take that will neither injure nor insult any of the parties ». (*LAF*, 210) Et selon Louis Marin, le « *ne-euter*, ni l'un ni l'autre », ce lieu de « l'écart des contradictoires³⁶ » est une des figures importantes de l'espace utopique.

À ces *frontiers* bordant à l'est (par la mer) et à l'ouest (par la forêt) l'univers rural de James, la lettre IX, « Description of Charles Town; Thoughts on Slavery... », en ajoute une troisième : celle des États du sud, où les habitants dépérissent sous les effets de la paresse, à cause de la trop grande clémence de la température et de la pratique d'un esclavage éhonté³⁷. James, quant à lui, affirme que ses « Negroes are tolerably faithful and healthy » (*LAF*, 53), ce qui laisse entendre qu'il possède des esclaves, mais qu'il les traite avec humanité. À cette troisième *frontier* s'en ajoute une dernière lorsque James identifie les habitants de son « smiling country » par leur appartenance à une « class of men » présentant cinq facettes : celle de « freeman³⁸ », de « citizens », de « farmers », de « Christians » et de « northern man ». Le « smiling country » de James est assimilé à un espace nordique, ce qui induit une identification implicite entre les États-Unis et la totalité de l'Amérique du Nord : un point de vue qui demeure toujours d'actualité, et qui s'avère être caractéristique de ce « cas étrange d'insularité », pour reprendre les mots de Claude-Jean Bertrand, que constituent les États-Unis :

l'insularité peut être dans les têtes, des indigènes comme des étrangers. On dit trop souvent l'*Amérique* pour désigner les États-Unis, ou au mieux l'*Amérique du Nord*. On se concentre ainsi sur le pays puissant, riche, influent, et occultant les deux grands voisins, on l'assimile au continent entier. Les États-Unis deviennent ainsi une île par défaut de pays limitrophes³⁹.

Rappelons que le monde de James est délimité par des *frontiers*, et non des *borders* : ce qui constitue un espace par rapport auquel il n'existe pas comme tel de « pays limitrophes » (ce

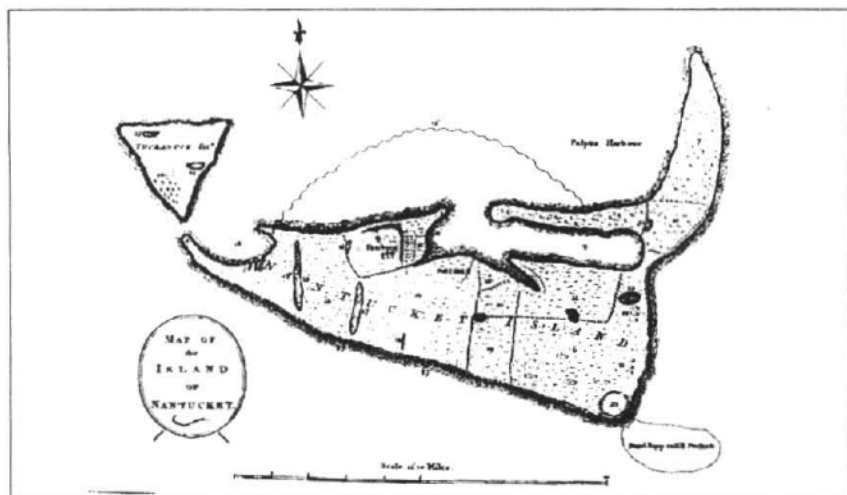
qui, en passant, correspond à la réalité de l'époque de la rédaction des *Letters*, alors que la *Province of Quebec* faisait intégralement partie des colonies britanniques d'Amérique du Nord). Le « jardin » étendu que constitue le pays mitoyen de James présente du même coup un caractère proprement insulaire, une île étant précisément un espace dont les « frontières » ne sont pas des *borders* arbitrairement tracées. L'insularité du monde de James s'apparente donc à celle qui caractérise, selon Nadia Minerva, la grande majorité des utopies : « l'utopie définit un territoire codifié et ce territoire est celui de l'île. Le modèle insulaire acquiert en utopie une valeur métaphorique. L'utopie est toujours insulaire, même quand elle ne trouve pas sa localisation dans une île, donc même quand l'espace réel de l'île n'y est pas présenté⁴⁰. »

Il faut souligner qu'en plus de faire le portrait de son univers rural « insularisé », James consacre plus du tiers des *Letters from an American Farmer* (cinq des douze lettres que contient l'ouvrage) à des descriptions de la vie sur l'île de Nantucket : un endroit où, selon James, « Idleness and poverty, the causes of so many crimes, are unknown ». (*LAF*, 125). La seule importance du nombre de pages que l'ouvrage consacre à cette île nous force à constater que St. John de Crèvecoeur semble avoir été fort intéressé par ce que Mary E. Rucker présente comme « the apparently utopian Quaker settlements⁴¹ » de Nantucket. Comme l'écrit Myra Jehlen, St. John de Crèvecoeur « seems to have seen Nantucket as the essence of American-ness, as it abjured the corruption and decadence of Europe⁴². » Avec Nantucket, l'idéalité du monde insulaire de James trouve son incarnation en un lieu qui est proprement une île. Cependant, écrit James, « This island has nothing deserving of notice but its inhabitants » (*LAF*, 110) : des habitants que, rappelons-le, James compare à plus d'une occasion à ses chères abeilles. Au sein de la population de Nantucket, James découvre un condensé de la société idéale à laquelle il participe : ce qu'il présente comme « the various component parts of this immense whole » dont il a l'intention de rendre compte, et qu'il qualifie par ailleurs de « refreshing spectacle ». (*LAF*, 107) – Notons une coïncidence pour le moins étonnante. Dans le récit de Thomas More, il

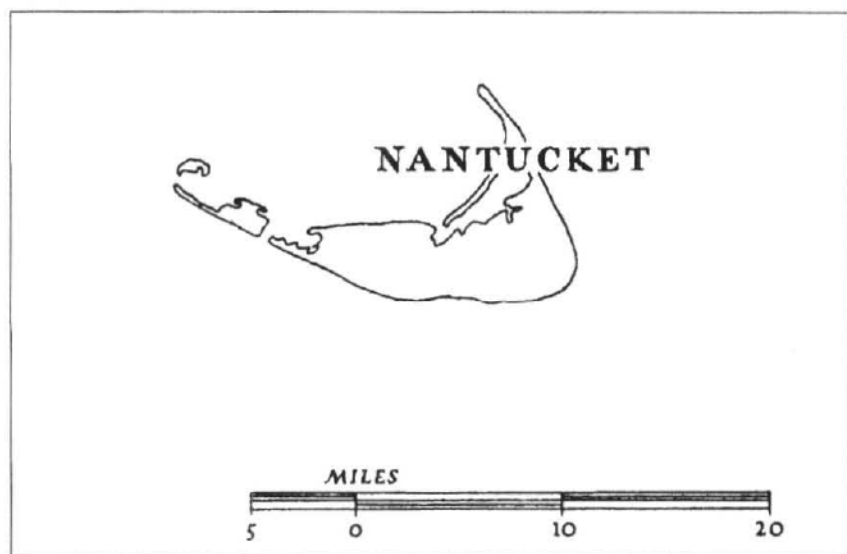
est spécifié que l'île d'Utopie a « l'aspect d'un croissant de lune⁴³ » : une forme dont la valeur symbolique a donné lieu à plusieurs interprétations⁴⁴. Et il s'avère que l'île de Nantucket, ce banc de sable battu par les courants de l'Atlantique, présente précisément la forme d'un croissant! (ce que ne souligne cependant pas St. John de Crèvecoeur, et qui n'est pas évident sur la carte de l'île qu'on retrouve dans la première édition des *Letters*).

Qu'il s'agisse proprement d'une île, ou d'un domaine insularisé, l'utopie est toujours séparée des régions avoisinantes par un espace plus ou moins grand, et plus ou moins infranchissable, constituant ce que Peter Ruppert voit comme « those ever-present boundaries that enclose all utopian landscapes⁴⁵ ». L'utopie est un lieu autre et lointain, où il faut d'abord se rendre avant de pouvoir témoigner de son existence. La chose implique que les récits utopiques peuvent difficilement contourner ce que Carmelina Imbroscio appelle « l'expédient du "voyage"⁴⁶ ». Cette topique du voyage ou plus précisément, selon Alberto Petrucciani, de la « fiction du voyage⁴⁷ », conduit à se pencher sur la relation particulière que les utopies entretiennent avec la réalité et la fiction. Car pour être fondamentalement des œuvres de fiction, les utopies ont la caractéristique de prétendre rendre compte d'une certaine réalité existant en un lieu passablement éloigné, voire inatteignable. La nécessité de recourir au voyage pour atteindre ce lieu est un des éléments qui contribuent, comme le constate Peter Ruppert, « to suppress the essential fact/fiction difference. They do so by averring that the fictive no-place is an actual place existing here and now⁴⁸. »

Pareil brouillage entre les faits et la fiction relève de ce que Roland Barthes appelle des « effets de réel » : des présentations de divers « détails concrets » servant à créer une « illusion référentielle⁴⁹ ». En évoquant ça et là, au sein d'une anecdote et de personnages fictifs, des lieux, des objets et des personnes dont l'existence peut être tenue pour vraie par les lecteurs, on conduit ces derniers à croire que l'ensemble du récit est tout aussi véridique. C'est d'ailleurs ce qui se passe dans la plupart des récits utopiques du XVI^e siècle, lesquels présentent ce que Christian Marouby décrit



Carte de l'île de Nantucket reproduite dans *Letters from an American Farmer* (1782)



Configuration réelle de l'île de Nantucket

comme une « insistance à profiter de l'effet de réel des récits de voyage contemporains, à se faire passer pour l'un d'entre eux⁵⁰ ».

Une des principales caractéristiques des *Letters from an American Farmer*, et qui lui vaut une place primordiale dans l'histoire de la littérature états-unienne, est le fait qu'il s'agit d'une des toutes premières œuvres proprement littéraires du pays. Comme le formule William Barton Blake, comparativement aux autres ouvrages de la même époque, « the book is not merely "literary" : it is literature⁵¹. » Les *Letters* sont bien plus qu'un simple document historique; pour le dire dans les mots de Ludwig Lewisohn : « Crèveœur's book differs from other works descriptive of early conditions in America in that it should be regarded primarily as a piece of literature⁵². » (Rappelons que c'était déjà le point de vue d'Ayscough en 1783...) Et cette « littérarité » particulière est principalement liée au fait que, comme l'écrit John Brooks Moore, les *Letters from an American Farmer* « has more fiction in it than meets the first perusal⁵³. » En effet, ce livre est bel et bien une œuvre de fiction : ne serait-ce qu'à cause du personnage de James, qu'on ne peut pas confondre avec l'auteur de l'ouvrage – ce qui correspond à ce que Alain Niderst présente comme un « [a]utre principe qui s'impose dans les plus majestueuses utopies [: l']auteur n'est pas le narrateur⁵⁴. »

La ferme de James, qu'il a reçue en héritage de son père (*LAF*, 52), se situe en Pennsylvanie; James affirme n'avoir « never seen the beauties which Europe contains » (*LAF*, 165), ce qui implique qu'il est né aux États-Unis; c'est son grand-père qui a émigré d'Angleterre, comme il le laisse entendre lorsqu'il est question des « few musty books » qui lui ont été donnés par son père, livres que « his father brought from England with him ». (*LAF*, 40) St. John de Crèveœur, pour sa part, est né en France; il a acheté lui-même sa ferme de Pine Hill, qui se situait dans l'État de New York. On peut certes admettre avec Allen et Asselineau que « Even if *Letters from an American Farmer* is not actual autobiography, [St. John de Crèveœur] certainly identified with James [...], and thus we can assume that the author was speaking his own sentiments when

James writes⁵⁵ ». Mais on se doit malgré tout de garder à l'esprit, ainsi que l'exprime Thomas Philbrick, que « the relation between Crèvecoeur and James is comparable to that which exists between the novelist and the central intelligence which he may employ as his narrative medium⁵⁶ ».

Évidemment, la grande majorité des premiers lecteurs des *Letters* ne pouvait certainement pas bénéficier de ces informations. Encore que, l'année suivant la publication originale du livre, Samuel Ayscough savait pertinemment que ces « letters, said to be the production of an American farmer », étaient dans les faits l'œuvre d'un auteur qui « was not an American born, as he pretends »; il est même en position d'affirmer que « it is a fact well known, that he is a Frenchman, born in Normandy⁵⁷ ». Ce qui permet de supposer qu'au moins un certain nombre des premiers lecteurs des *Letters* savaient eux aussi que le livre n'était pas proprement autobiographique.

Reste que la signature de l'édition originale des *Letters from an American Farmer* est présentée de telle façon que nombre de lecteurs ont pu se sentir justifiés de confondre l'auteur et le narrateur de l'ouvrage. En effet, St. John de Crèvecoeur (dont le nom d'origine était Michel-Guillaume Jean de Crèvecoeur) a signé le livre « J. Hector St. John, A Farmer in Pennsylvania ». Ce nom correspond à celui qu'on retrouve sur l'acte de naturalisation de 1765 qui fait de l'auteur un citoyen de la colonie de New York sous le nom de John Hector St. John⁵⁸. Mais en indiquant seulement l'initiale de son premier prénom anglais, St. John de Crèvecoeur offrait à ses lecteurs la possibilité de croire que le signataire du livre pouvait s'appeler James, comme le narrateur de l'ouvrage. En ajoutant à cette demi-vérité la mention fautive de « A Farmer in Pennsylvania », (la ferme de St. John était dans l'État de New York), la couverture de l'édition originale des *Letters* met à elle seule en place tout ce qu'il faut pour brouiller la distinction entre la réalité et la fiction.

Cependant, mis à part le fait que le récit se situe dans une contrée tout à fait réelle, ainsi que le font la plupart des œuvres de fiction, les *Letters* présentent finalement fort peu d'autres effets de réel pouvant servir à authentifier illusoirement la valeur documentaire de l'ouvrage. La plus remarquable des références concrètes et vérifiables que contient l'ouvrage se retrouve dans la lettre XI. Cette dernière est constituée, comme on l'a signalé plus haut, d'un texte qui n'est pas écrit par James⁵⁹; elle est censée être l'œuvre de « a russian gentleman » (*LAF*, 187) du nom de Iw-n Al-z : Iwan Alexiowitz, selon W. B. Blake⁶⁰. Cette lettre raconte une visite chez John Bartram (que St. John de Crèvecoeur orthographie Bertram, ainsi qu'on le faisait souvent à l'époque); ce dernier était alors une célébrité mondialement connue du domaine de la botanique⁶¹. Ce qui pouvait conduire les lecteurs à croire à l'authenticité particulière de ce document et, par extension, à celle de l'ensemble des *Letters* de James.

En dehors de cette référence explicite à John Bartram, et à de rares autres personnalités historiques, comme William Penn (*LAF*, 75; 86; 187), tous les personnages évoqués dans les *Letters from an American Farmer* sont identifiés soit par leurs initiales : (« F. B. », le destinataire des lettres de James, « J. S. », « B. », « Mr. C. », « P. R. », « A. V. », « Mr. C-n » « B-n » (*LAF*, 41; 87; 93; 94; 96; 101; 129; 159, 207); soit par un tiret : (« Mr. - » (*LAF*, 57; 111; 157; 214; 219), « Captain - » (*LAF*, 93); soit par leur seul prénom (« Andrew, the Hebridean » et « Aunt Kesiah » (*LAF*, 90; 159). Dans la première lettre, le « Minister » n'est identifié que par ce titre. Quant à la famille directe de James, dont le patronyme n'est jamais spécifié, on n'indique nulle part les prénoms de ses enfants ou de son propre père, et son épouse répond au seul titre de « Wife » (*LAF*, 45)⁶². Mais ces imprécisions ont pour conséquence la production d'un paradoxal effet de réel. En effet, pareille utilisation d'initiales et de tirets permet de croire que le narrateur a l'intention de protéger l'identité des personnes qu'il évoque, ce qui implique que les lecteurs pourraient éventuellement être en mesure d'identifier ces personnes qui, par conséquent, seraient donc des personnes réelles!

Cependant, aucun de ces personnages ne présente de caractérisation physique : on ne sait rien, entre autres, de l'apparence de James. Et les présentations de caractéristiques psychologiques, sociales, culturelles, etc., sont à peine esquissées. Le livre propose par contre un certain nombre de caractérisations linguistiques. D'origine russe, le signataire de la lettre XI se distingue de James par une unique marque particulière : à la différence des autres lettres, que James termine à deux occasions par le mot « Adieu » (*LAF*, 65; 179), Iw-n Al-z clôt la sienne sur un « Farewell » (*LAF*, 199). Lorsque, dans la lettre IX, James échange quelques phrases avec un esclave mourant dans une cage suspendue à un arbre, on a droit à une remarquable caractérisation du « black english » dans lequel s'exprime le pauvre homme : « "Tanky you, white man; tanky you; puta some poison and give me." "How long have you been hanging there?" I asked him. "Two days, and me no die; the birds, the birds; aaah me!" » (*LAF*, 178). On retrouve un même type de caractérisation linguistique lorsque Iw-n Al-z retranscrit les paroles de John Bartram; ce dernier, qui était Quaker, s'exprime en utilisant le tutoiement biblique (*thee*) et les antiques conjugaisons de verbes (voir entre autres *LAF*, 191) caractéristiques de l'anglais des membres de la Société des Amis. Et lorsque la femme de James prend la parole dans la lettre d'introduction, c'est en utilisant le même type de formulation : « James, would'st thee pretend to send epistles to a great European man who hath lived abundance of time in that big house called Cambridge ». (*LAF*, 40) Cette caractérisation particulière s'est avérée suffisamment évidente pour que Ayscough puisse affirmer que la femme de James, « (from her expressions, appears to be) a Quaker⁶³. »

Cet aspect particulier de l'ouvrage coïncide avec un autre des éléments par lesquels les utopies se distinguent de la plupart des romans : ce que Alberto Petrucciani présente comme « la pauvreté de la caractérisation des personnages de l'intrigue⁶⁴ ». La personnalité de la plupart des personnages mis en scène dans les récits utopiques présente fort peu de traits particuliers. Ces personnages ne sont généralement que de simples vecteurs d'idées. Ils sont les témoins d'un ensemble d'événements, d'objets, d'opinions, etc., dont

l'existence ne doit pas être mise en doute à cause des traits particuliers de la personnalité des personnages qui en font la présentation. Car l'utopie supporte mal le doute. Chaque utopie se propose comme la meilleure, voire la seule alternative possible à un univers social, politique, culturel qu'elle remet en question. C'est avec certitude que chaque utopie dit : voici un monde meilleur. Et s'il arrive que des personnages y interrogent parfois cette affirmation, la réponse à leurs questions est claire : s'il s'agit effectivement d'un monde meilleur, nous sommes proprement devant une utopie; sinon, nous sommes devant une dystopie. En cela, l'utopie est le contraire du roman tel qu'on le connaît depuis le XIX^e siècle, dans lequel les effets de dialogisme et de polyphonie ont précisément pour fonction, ainsi que l'a démontré Mikhaïl Bakhtine⁶⁵, de varier les perspectives, de semer des doutes en relativisant les points de vue des personnages et des lecteurs. Ce qui donne raison à Peter Ruppert d'affirmer que les utopies « lack the irony and complexity of the more modern forms of fiction we have come to valorize⁶⁶. »

Les *Letters from an American Farmer* ont longtemps été lues comme une œuvre monologique : une pure et simple apologie de la vie de ferme aux États-Unis avant la Révolution. Sauf que, comme nous venons de le voir, l'ouvrage présente certains aspects polyphoniques, ne serait-ce que dans les caractérisations linguistiques de certains de ces personnages. Ce qui permet éventuellement de lire les *Letters from an American Farmer* comme « a novel in embryo », selon la formule de Thomas Philbrick⁶⁷ (Howard Crosby Rice parle pour sa part de « documentaire romancé⁶⁸ »). Les aspects proprement dialogiques et polyphoniques de la narration des *Letters* de l'ouvrage sont certes rudimentaires, mais force est de constater leur présence. Et depuis quelques années, de plus en plus de commentateurs de l'ouvrage commencent à y souligner la présence d'effets d'ironie et de relativisation. Ce qui conduit David M. Robinson à lire l'ouvrage comme une esquisse de roman d'apprentissage, dans lequel James se dévoile être une figure nettement plus « problématique » (au sens que Lukács donne au concept) qu'il ne le semble à première vue⁶⁹. Pour sa part, Elayne Antler Rapping est amenée à y lire une esquisse de remise en

question des idéaux sociaux et politiques des Lumières, cela par le biais d'une confrontation aux réalités sociopolitiques de la républicaine états-unienne naissante : « both James and his country are being tested against a set of theories which the European has provided », cela de façon à faire comprendre « that the model represents a false view of the world which will not stand the test of experience⁷⁰ ». Dans un même ordre d'idée, mais plus radicalement, Mary E. Rucker affirme qu'on peut lire les *Letters from an American Farmer* comme une entreprise de critique des idéaux des Lumières⁷¹.

En ce qui concerne les nombreuses topiques utopiques que nous avons pu souligner dans l'ouvrage, il faut remarquer que, dans la plupart des cas, les *Letters from an American Farmer* font un usage « problématique » de ces topiques. On y met en scène une *eutopia*, mais pas d'*ou-topia*; dix des lettres contenues dans l'ouvrage proposent certes le portrait d'une société proche de la perfection, mais la lettre IX fait face aux horreurs de l'esclavage, et dans la dernière lettre, la ferme idéale de James se voit destinée à la ruine; le « jardin » harmonieux de James est insularisé par des *frontiers* où l'homme se transforme en animal, et c'est sur cette *frontier* qu'il choisit malgré tout d'aller se réfugier; le récit de James fonde sa véracité sur un nombre relativement importants d'effets de réel : une stratégie qui est le propre de la fiction, etc.

On comprendra qu'il faudrait développer davantage l'analyse de cette « problématisation » des figures de l'utopie. On se contentera pour le moment de conclure en répondant à la question posée dans les premières pages de ce texte : a-t-on raison d'assimiler les *Letters from an American Farmer* à une utopie? Oui, dans la mesure où on y retrouve de nombreuses manifestations de ce que David M. Robinson appelle un « utopian impulse », un « utopian thrust », « a conscious utopian design⁷² », et que l'ouvrage s'avère être « an instructive product of the utopian mentality⁷³. » Mais l'ensemble des topiques utopiques du récit y sont l'objet d'une « problématisation », laquelle fait en sorte que l'ouvrage peut être lu comme une critique de l'« utopie réalisée »

(pour reprendre l'heureuse formule de Baudrillard⁷⁴) que les futurs États-Unis prétendaient déjà être. Utopie problématique, les *Letters from an American Farmer* doivent éventuellement être lues comme une problématisation de l'utopie.

NOTES

¹ *Letters from an American Farmer; Describing Certain Provincial Situations, Manners, and Customs, not Generally Known, and Conveying Some Idea of the Late and Present Interior Circumstances of the British Colonies in North America – Written for the Information of a Friend in England, By J. Hector St. John, A Farmer in Pennsylvania*, London, Printed for Thomas Davies in Rusell Street Covent-Garden, and Lockyer Davis in Holborn, M DCC LXXXII. – Pour les fins de la présente étude, nous renvoyons à l'édition courante de l'ouvrage : *Letters from an American Farmer and Sketches of Eighteen-Century America*, New-York, Penguin Books, 1981. Les références au texte seront désormais indiquées entre parenthèses par l'abréviation LAF, suivie de la page.

² Sur Samuel Ayscough, et sur l'impact de son pamphlet, voir Howard Crosby Rice, *Le cultivateur américain. Étude sur l'œuvre de Saint John de Crèveœur*, Paris, Librairie ancienne H. Champion, 1933, t. 87, p. 65-66.

³ [Samuel Ayscough], *Remarks on The Letters from an American Farmer : or, A Deteciation of the Errors of Mr. J. Hector St. John; Pointing out the Pernicious Tendency of these Letters to Great Britain*, Londres, Printed by John Fielding, 1783, p. 3; 17; 25.

⁴ *Ibid.*, p. 4.

⁵ William Barton Blake, « Some Eighteenth Century Travellers in America », *The Dial*, vol. LII, n° 613, 1^{er} janvier 1912, p. 7; Roy Harvey Pearce, *The Savages of America, A Study of the Indian and the Idea of Civilization*, Baltimore, Johns Hopkins Press, 1965, p. 139-140; Albert E. Stone, « Introduction », in J. Hector St. John de Crèveœur, *Letters form an American Farmer and Sketches of Eighteen-Century America*, op. cit., p. 8; 25; Thomas Philbrick, *St-John Crèveœur*, New York, Twayne Publishers, 1970, p. 53; A. W. Plumstead, « Hector St. John de Crèveœur », *American Literature, 1764-1789 : The Revolutionary Years*, Madison, University of Wisconsin Press, 1977, p. 216; Gay Wilson Allen et Roger Asselineau, *St. John Crèveœur : The Life of an American Farmer*, New York, Vicking Press, 1987, p. xvi; 75.

⁶ Voir à ce sujet Stanley T. Williams, « Crèveœur as a Man of Letters », *Sketches of Eighteenth Century America. More « Letters form an American Farmer »*, New Haven/Londres, Yale University Press/H. Milford, Oxford University Press, 1925, p. 25-35.

⁷ Sur l'influence de l'œuvre de Raynal sur la pensée de St. John de Crèveœur, voir entre autres Howard Crosby Rice, *Le cultivateur américain*, op. cit., p. 186-191.

⁸ Sur l'influence de la pensée de Locke et de Montesquieu sur l'œuvre de St. John de Crèveœur, voir J. A. Leo Lemay, « The Frontiersman from Lout to Hero : Notes on the Significance of the Comparative Method and the Stage Theory in Early American Literature and Culture », *Proceedings of the American Antiquarian Society*, vol. LXXXVIII, 1979, p. 209-211.

⁹ Voir à ce sujet Philip D. Beidler, « Franklin and Crèvecoeur's "Literary" Americans », *Early American Literature*, vol. XIII, 1978, p. 52, lorsqu'il signale le fait que « the Autobiography [de Franklin] and the Letters, share a common narrative strategy : the literary postulation of an "artless" democratic self as a means of exploring the American consciousness at large ».

¹⁰ Howard Crosby Rice, *Le cultivateur américain*, op. cit., p. 55-57; voir également Bernard Chevignard, « Mémoire et création dans les Letters from an American Farmer de St. John de Crèvecoeur », in *Mémoire et création dans le monde anglo-américain aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Strasbourg, Université de Strasbourg II, 1984, p. 127.

¹¹ Jean Servier, *Histoire de l'utopie*, Paris, Gallimard, 1967, p. 128.

¹² Jacques Henri Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*, Paris, Garnier Frères, 1964. – Notons que l'ouvrage contient une allusion à Lettres d'un cultivateur américain, que Bernardin de Saint-Pierre décrit comme un « ouvrage plein d'humanité », p. 104, n° 1.

¹³ Voir, sur ce sujet, Henri Maler, *Convoiter l'impossible, L'utopie avec Marx, malgré Marx*, Paris, Albin Michel, 1995.

¹⁴ Thomas More, *L'Utopie ou Le Traité de la meilleure forme de gouvernement*, Paris, GF Flammarion, 1987.

¹⁵ Voir à ce sujet, Hans-Günter Funke, « L'évolution sémantique de la notion d'utopie en français », in Hinrich Hudde et Peter Kuon, *De l'Utopie à l'Uchronie, Formes, Signification, Fonctions*, Tübingen, Gunter Narr, 1988, p. 20; Louis Marin, *Utopiques : jeux d'espaces*, Paris, Minuit, 1973, p. 123; Peter Ruppert, *Reader in a Strange Land, The Activity of Reading Literary Utopias*, Athens et Londres, University of Georgia Press, 1986, p. 5.

¹⁶ Bernard Chevignard, « St. John de Crèvecoeur in the Looking Glass : Letters from an American Farmer and the Making of a Man of Letters », *Early American Literature*, vol. XIX, 1984, p. 185-186.

¹⁷ Carmelina Imbroscio, « Du rôle ambigu du voyageur en Utopie », *Requiem pour l'Utopie?, Tendances autodestructrices du paradigme utopique*, Pise, Goliardica, 1986, p. 126; 128.

¹⁸ Alexandre Boviatsis, « Radieuses topiques : utopie politique et narrativité de fiction », in Michel L. Bateau et Santé A. Viselli, *Utopie et fictions narratives*, Edmonton, Alta Press, 1995, p. 250.

¹⁹ Jean Servier, op. cit., p. 130.

²⁰ Sur St. John de Crèvecoeur et les Quakers, voir Edith Philips, « The Utopia of Penn », *The Good Quaker in French Legend*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1932, p. 110-119.

²¹ Luc Bureau, *Entre l'éden et l'utopie, Les fondements imaginaires de l'espace québécois*, Montréal, Québec-Amérique, 1984, p. 20-21.

²² A. W. Plumstead, loc. cit., p. 217.

²³ Wilhelm Vosskamp, « "Belle Nature", Paysage et utopie dans le littérature du XVIII^e siècle », in Hinrich Hudde et Peter Kuon, *De l'Utopie à l'Uchronie*, op. cit., p. 78; 81.

- ²⁴ John Brooks Moore, « Crèveœur and Thoreau », *Papers of the Michigan Academy of Science, Arts and Letters*, vol. XV, 1925, p. 324.
- ²⁵ Norman A. Plotkin, « Saint-John de Crèveœur Rediscovered : Critic or Panegyrist? », *French Historical Studies*, vol. III, n° 3, printemps 1964, p. 398.
- ²⁶ Luc Bureau, *op. cit.*, p. 36.
- ²⁷ *Ibid.*, p. 21.
- ²⁸ D. H. Lawrence, « Hector Saint-Jean-de-Crèveœur », *Études sur la littérature classique américaine*, Paris, Seuil, 1948, p. 43.
- ²⁹ Nadia Minerva, « Le cercle magique : stratégies de protection du milieu insulaire dans le mythe et en utopie », in Jean-Claude Marimoutou et Jean-Michel Racault, *L'insularité, thématique et représentations*, Paris, l'Harmattan, 1995, p. 152-153.
- ³⁰ Voir Peter Ruppert, *op. cit.*, p. 27.
- ³¹ Thomas Philbrick, *op. cit.*, p. 15.
- ³² Moses Coit Tyler, [« Crèveœur »], *The Literary History of the American Revolution, 1763-1783*, vol. II, New York/Londres, G. P. Putnam's Sons/Knickerbocker Press, 1897, p. 351.
- ³³ Howard Crosby Rice, *Le cultivateur américain*, *op. cit.*, p. 47.
- ³⁴ James C. Mohr, « Calculated Disillusionment : Crèveœur's Letters Reconsidered », *The South Atlantic Quarterly*, vol. II, 1970, p. 357.
- ³⁵ Elayne Antler Rapping, « Theory and Experience in Crèveœur's America », *American Quarterly*, vol. XIX, n° 4, hiver 1967, p. 715-716.
- ³⁶ Louis Marin, *op. cit.*, p. 21; 27.
- ³⁷ Voir à ce sujet, Jack Babuscio, « Crèveœur in Charles Town : The Negro in the Cage », *Journal of Historical Studies*, vol. XI, 1969, p. 283-286, ainsi que Marius Bewley, « Symbolism and subject Matter », *The Eccentric Design, From in the Classic American Novel*, London, Chatto and Windus, 1959, p. 102-106.
- ³⁸ Sur la notion de freeman et de freehold, voir Chester E. Eisinger, « The Freehold Concept in Eighteenth-Century American Letters », *The William and Mary Quarterly*, vol. IV, 1947, p. 42-59, et, du même auteur, « Land and Loyalty : Literary Expressions of Agrarian Nationalism in the Seventeenth and Eighteenth Centuries », *American Literature*, vol. XXI, 1949-1950, p. 160-178.
- ³⁹ Claude-Jean Bertrand, « Un cas étrange d'insularité : les États-Unis », in Jean-Claude Marimoutou et Jean-Michel Racault, *op. cit.*, p. 291; voir également p. 295 : « les Américains se sont mentalement enfermés sur une île entre deux océans. À l'extrême, les États-Unis deviennent le monde – et le reste de l'humanité disparaît dans les brumes : ainsi, les championnats étasuniens de base-ball s'appellent les World Series. »
- ⁴⁰ Nadia Minerva, *loc. cit.*, p. 152; voir également Peter Ruppert, *op. cit.*, p. 27 : « Ever since More described his island Utopia, boundaries, walls, trenches, moats, and a variety of other spatial and temporal barriers have been indispensable features on subsequent maps of utopia »; voir aussi le chapitre consacré à « De l'insularité » par Christian Marouby, *Utopie et primitivisme, Essai sur l'imaginaire anthropologique à l'âge classique*, Paris, Seuil, 1990, p. 36-45.

- ⁴¹ Mary E. Rucker, « Crève-cœur's Letters and Enlightenment Doctrine », *Early American Literature*, vol. XIII, 1978, p. 198.
- ⁴² Myra Jehlen, « J. Hector St. John Crève-cœur : A Monarcho-Anarchist in Revolutionary America », *American Quarterly*, vol. XXXI, printemps-hiver 1979, p. 210.
- ⁴³ Thomas More, *op. cit.*, p. 137.
- ⁴⁴ Voir Simone Goyard-Fabre, « Thomas More et l'Utopie », *ibid.*, p. 44; voir également Louis Marin, *op. cit.*, p. 77.
- ⁴⁵ Peter Ruppert, *op. cit.*, p. 3.
- ⁴⁶ Carmelina Imbroscio, *loc. cit.*, p. 123.
- ⁴⁷ Alberto Petrucciani, « La déstructuration du discours utopique entre le XIX^e et le XX^e siècle », in Hinrich Hudde et Peter Kuon, *op. cit.*, p. 135.
- ⁴⁸ Peter Ruppert, *op. cit.*, p. 12.
- ⁴⁹ Roland Barthes, « L'effet de réel », *Littérature et réalité*, Paris, Seuil, 1982, p. 88, 89; voir également, dans le même ouvrage, Michael Riffaterre, « L'illusion référentielle », p. 91-118.
- ⁵⁰ Christian Marouby, *op. cit.*, p. 17; voir également Peter Ruppert, *op. cit.*, p. 12.
- ⁵¹ William Barton Blake, « Some Eighteenth Century Travellers in America », *loc. cit.*, p. 7.
- ⁵² Ludwig Lewisohn, « Introduction », *Letters from an American Farmer*, London, Chatto et Windus, 1904, p. xv-xvi.
- ⁵³ John Brooks Moore, « The Rehabilitation of Crève-cœur », *The Sewanee Review*, vol. XXXV, n^o 2, 1927, p. 221.
- ⁵⁴ Alain Niderst, « L'arrivée en utopie », in Michel L. Bureau et Santé A. Viselli, *op. cit.*, p. 72.
- ⁵⁵ Gay Wilson Allen et Roger Asselineau, *op. cit.*, p. 39.
- ⁵⁶ Thomas Philbrick, *op. cit.*, p. 79.
- ⁵⁷ [Samuel Ayscough], *op. cit.*, p. 6; 7; 8.
- ⁵⁸ Reproduit dans Julia Post Mitchell, *St. Jean de Crève-cœur*, New York, Columbia University Press, 1916, p. 307.
- ⁵⁹ Sur le statut particulier de cette lettre, voir Elayne Antler Rapping, *loc. cit.*, p. 713.
- ⁶⁰ [William Barton Blake], « Note VIII », *Letters from an American Farmer*, Londres/New York, J. M. Dent et Sons/E. P. Dutton, 1912, p. 242.
- ⁶¹ Voir Selden L. Whitcomb, « Nature in Early American Literature », *The Sewanee Review. A Quarterly Journal*, vol. II, 1893-1894, p. 167-168.
- ⁶² Voir les réflexions ironiques de D. H. Lawrence à propos de l'anonymat de celle qu'il présente comme « l'Aimable Épouse » : *loc. cit.*, p. 39.
- ⁶³ [Samuel Ayscough], *op. cit.*, p. 10.
- ⁶⁴ Alberto Petrucciani, *loc. cit.*, p. 137.
- ⁶⁵ Voir Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978; *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970; *Problèmes de la poétique de Dostoïevski*, Genève, L'Âge d'Homme, 1970.
- ⁶⁶ Peter Ruppert, *op. cit.*, p. 2.

⁶⁷ Thomas Philbrick, *op. cit.*, p. 88.

⁶⁸ Howard Crosby Rice, *Le cultivateur américain*, *op. cit.*, p. 227.

⁶⁹ Voir David M. Robinson, « Crève-cœur's James : The Education of an American Farmer », *The Journal of English and Germanic Philology*, vol. LXXX, n° 4, octobre 1981, p. 552-570.

⁷⁰ Elayne Antler Rapping, *loc. cit.*, p. 708.

⁷¹ Mary E. Rucker, *loc. cit.* p. 193-212.

⁷² David M. Robinson, « Community and Utopia in Crève-cœur's Sketches », *American Literature*, vol. LXII, 1990, p. 17; 19.

⁷³ David M. Robinson, « Crève-cœur's James : The Education of an American Farmer », *loc. cit.*, p. 553.

⁷⁴ Jean Baudrillard, *Amérique*, Paris, Grasset, 1986, p. 57.